

## RECENSION DE JACQUES BOUVERESSE, *LES VAGUES DU LANGAGE*.

Jacques Bouveresse, *Les Vagues du langage*, Paris, Seuil, 2021.

Élise Marrou  
(Sorbonne Université)

Dans ce livre imposant, Jacques Bouveresse revient sur une question dont il écrit (*Les Vagues du langage*, désormais VL, p. 12) qu'elle l'a littéralement « fasciné » et à certains moments « obsédé », celle du « paradoxe » de la règle tel que Wittgenstein l'a formulé au cœur des *Recherches*. L'ouvrage approfondit une interprétation engagée dans *La Force de la règle* (1987) et poursuivie dans *Le Pays des possibles* (1988). Il constitue « le troisième et dernier élément de la série » (VL, p. 11). S'il est besoin d'y revenir et de conclure cette recherche par ce dernier volet de l'enquête, c'est que cette question pour J. Bouveresse n'a rien perdu de son importance. Tout en rappelant dans l'introduction le paradoxe et ses enjeux développés par Wittgenstein dans les *Recherches philosophiques* (§138-§242) ainsi que dans la 6<sup>ème</sup> partie des *Remarques sur les fondements des mathématiques*, J. Bouveresse émet d'emblée un certain nombre de doutes à l'égard de l'issue *sceptique* de ce paradoxe et par là, d'une interprétation sceptique du second Wittgenstein. Ce faisant, l'auteur, qui souligne l'importance du tournant marqué par l'ouvrage de Kripke, *Wittgenstein on Rules and Private Language*, ne se contente pas de faire ressortir l'absence de tout consensus dans l'interprétation qu'il convient de donner de cette séquence centrale des *Recherches* (en s'appuyant sur les lectures orthodoxes comme celle de Backer et de Hacker, de David Pears, John McDowell, Crispin Wright, mais également sur le New Wittgenstein). J. Bouveresse, en puisant dans les nombreuses remarques de Wittgenstein tirées du *Nachlass*, ressource qui à elle seule suffirait à justifier la reprise de la question, engage également une confrontation qui n'était pas abordée dans les deux volets antérieurs de cette trilogie entre l'ambition de Wittgenstein lorsqu'il reformule cette question et la déconstruction derridienne. S'il ne faut pas attendre de la lecture des *Recherches* une théorie portant sur les relations entre règle et application, ni sur ce que veut dire suivre la règle, l'ambition de Wittgenstein est donc bien celle d'une reformulation du problème philosophique reconduit ici à sa racine, tandis que le verdict de Derrida reste tributaire de présupposés qui sont la cible de Wittgenstein (notamment celui des conditions nécessaires et suffisantes du sens dans l'application et la projection de nos concepts). J. Bouveresse entend par là mettre en évidence l'aspect essentiellement thérapeutique de la démarche de Wittgenstein qui est restée ignorée par la philosophie de tradition analytique et a été négligée par la tradition continentale.

Dans le premier chapitre, « Ce que disent (et ne disent pas) les règles », J. Bouveresse reprend la difficulté au point qui la suscite : que signifie faire à chaque fois et un nombre indéfini de fois la même chose en appliquant la règle ? Cette première étape de la réflexion permet de comprendre les raisons philosophiques pour lesquelles Wittgenstein met sur le même plan l'application stricte des règles mathématiques et l'usage ordinaire de nos mots. Dans les deux cas, Wittgenstein nous montre que la correction dans l'application de la règle n'est pas déterminée « en soi », « c'est-à-dire indépendamment d'une certaine contribution de notre part » (VL, p. 80), comme si les règles avaient « déjà tout réglé indépendamment de nous et de nos actions » (VL, p. 81). Rappeler cette dépendance des règles à l'égard de nos pratiques pourrait apparaître comme une évidence, mais c'est une

évidence qui a toutefois le mérite d'empêcher le développement d'un scepticisme sémantique auquel le platonisme des règles tente de répondre. J. Bouveresse revient sur l'idée centrale développée dans les *Recherches* selon laquelle « l'application d'un mot n'est pas limitée de toutes parts par des règles » (RP §68, §84) pour lui donner sa véritable portée, dégagée par Charles Travis dans *The Uses of sense*, la sensibilité de la signification à l'usage, qui implique une ouverture constitutive de la sémantique et qui réévalue l'importance de l'inscription des termes dans des circonstances situées (ce que Travis nomme *occasion-sensitivity*). Wittgenstein prend pour cible l'idée même que le savoir requis pour appliquer la règle et suivre ses rails déjà tracés pourrait prendre la forme de l'appréhension d'un universel. J. Bouveresse souligne ainsi le mode d'action particulier des règles et l'écart creusé entre l'action de suivre une règle et un simple déroulement causal. Le problème de Wittgenstein est bien « celui conceptuel qui a trait à ce que c'est d'une manière générale que de suivre une règle » (VL, p. 138), question qui n'est ni empirique, ni génétique. Mais comment dès lors restituer la normativité de la règle, retraduite par la métaphore du guidage ? Comment rendre compte de « la disproportion qui existe entre l'enseignement et l'apprentissage » ? (VL, p. 111)

Dans le second chapitre, « Règles et mécanismes : le problème de l'action à distance », l'auteur approfondit la distinction entre une conception causale et une conception grammaticale ou logique de la signification. La confrontation avec Chomsky permet de dégager ce que l'approche de Wittgenstein a de singulier dans la mesure où ce dernier considère « la maîtrise du langage comme une aptitude essentiellement pratique, dont il n'est pas du tout certain qu'elle puisse et doive être reconstruite sous la forme de la connaissance implicite d'une théorie quelconque » (VL, p. 182). Un passage extrait de *L'Esprit réaliste* de Cora Diamond, que J. Bouveresse reprend à son compte, est significatif de l'ambition de ce dernier volet du traitement de la question de la règle. Il reformule la méprise qui en est à l'origine :

« L'erreur que nous commettons ici est de demander à l'explication de sélectionner une possibilité unique dans un univers de possibilités déterminé indépendamment de toute référence à la pratique de l'apprentissage et de l'utilisation de la règle et qui n'est pas du tout celui auquel est confronté réellement l'élève qui cherche à comprendre ce que le maître veut dire et ce qu'il veut qu'il fasse. » (VL, p. 195)

Comme l'écrit J. Bouveresse, pour remplir sa fonction, l'explication doit évidemment être capable d'exclure certaines possibilités, mais elle n'a pas besoin d'éliminer toutes les continuations possibles au sens dont il s'agit parce qu'un bon nombre d'entre elles le sont déjà d'une autre façon. La difficulté du réalisme, ajoute J. Bouveresse, consiste dans le fait de reconnaître qu'il n'y a tout simplement pas d'univers des possibles, d'espace sémantique au sens indiqué par la question, dans lequel ce que je voulais dire a dû effectuer la sélection requise. J. Bouveresse, qui a le génie des titres, ne s'est pas référé pour le dernier volet de sa trilogie portant sur le suivi de la règle aux « vagues de langage » de manière incidente. Le §194 des *Recherches* formule cette intrication des modalités de la possibilité et de la nécessité qui donne à l'exigence réaliste du second Wittgenstein toute sa singularité : il y est en effet question de la mauvaise manière de comprendre la relation de la règle à ses applications. Wittgenstein démantèle à la fois le mythe platoniste d'une règle contenant *a priori* l'ensemble de ses applications possibles et le mythe du possible comme ombre du réel. Ce sont les deux sens du possible en réserve et du possible

comme ombre que J. Bouveresse après Wittgenstein prend pour cible : « (Vois à quelle hauteur s'élèvent les vagues du langage !) Ces vagues retombent », écrit Wittgenstein, « dès que nous nous demandons : Comment employons-nous "possibilité du mouvement", quand nous parlons d'une machine ? (...) Je te montre la possibilité du mouvement au moyen, par exemple, d'une *image* du mouvement » (*Recherches*, §194). Or, il y a au moins deux manières de comprendre de travers l'exigence réaliste : la première qui consiste à chercher une sorte de super-fait, capable de rendre compte de la façon dont les usages corrects sont en quelque sorte déjà contenus en totalité dans la règle, et la seconde qui consiste à décider de s'en tenir à des faits de l'espèce ordinaire non problématique, comme ceux qui ont trait à l'accord qui se réalise entre les membres de la collectivité sur ce qui constitue la façon correcte de l'appliquer à un cas nouveau. En revanche, être fidèle à l'exigence réaliste consiste à ne pas chercher à expliquer d'un point de vue extérieur ou supérieur à celui de l'acteur engagé dans la pratique de l'utilisation du langage la normativité qui sous-tend nos actions et l'intelligibilité que nous avons de nos pratiques. Le point que nous retiendrons ici qui est présenté par J. Bouveresse comme constitutif de l'esprit réaliste, c'est que le réalisme dont il se réclame « s'appuie essentiellement sur une description plus correcte de nos pratiques de la façon dont les propriétés et les réalités que nous cherchons sans réussir à les trouver peuvent être exemplifiées concrètement dans ce que nous faisons et disons » (VL, p. 409).

Après avoir rappelé les enjeux du paradoxe du suivi de la règle, J. Bouveresse se demande dans le troisième chapitre « si Wittgenstein a inventé » – comme Kripke le soutient – « une nouvelle forme de scepticisme ». Ce scepticisme inédit, rappelons-nous, prendrait une forme sémantique. En reformulant le paradoxe des *Recherches*, Kripke a soutenu que Wittgenstein formule des doutes sceptiques sur le modèle humien de la première *Enquête*, et proposait une réponse sceptique à ces doutes. Selon Kripke, la découverte sceptique de Wittgenstein tient à l'absence de fait venant garantir et fonder l'usage que je fais du langage. Dans les chapitres précédents, J. Bouveresse avait déjà émis des réserves à l'égard d'une lecture proprement sceptique de ces remarques, en se référant à la lecture inaugurale des *Recherches* par Cavell comme opérant une « dramatisation » de l'écart résidant entre instruction et compréhension ; il montre désormais que le paradoxe sceptique n'est que l'apparence d'un paradoxe. L'interprétation de J. Bouveresse ne s'écarte pas ici de ce qu'il avait déjà mis en évidence dans *La Force de la règle* : « Le problème qui se pose à propos du scepticisme sémantique n'est pas de savoir comment Wittgenstein a proposé d'en sortir, mais plutôt de savoir s'il a tout simplement accepté d'y entrer » (VL, p. 302). En d'autres termes, après avoir formulé des conditions portant sur le sens, le sceptique met en évidence qu'aucun des candidats ne peut répondre à ces conditions. Mais n'est-ce pas ces conditions mêmes que Wittgenstein met en question et par là, la construction philosophique qui lui est sous-jacente ? J. Bouveresse consolide son interprétation développée dans *La Force de la règle* :

« Les considérations de Wittgenstein sur ce que c'est que suivre une règle constituent pour une part importante, la dénonciation d'un mythe explicatif de type rationaliste et intellectualiste dont l'invraisemblance, une fois reconnue, expose directement le philosophe qui se résigne à l'admettre à une tentation encore pire, qui est celle du scepticisme ou du nihilisme sémantiques. Wittgenstein nous montre que nous pouvons renoncer au mythe sans rien

abandonner d'intéressant et sans avoir à accepter les conséquences que le sceptique cherche à nous faire admettre. » (VL, p.340)

La réponse de Wittgenstein au paradoxe de la règle n'a rien de sceptique au sens humien du terme. Elle ne réside pas dans le consensus de nos conduites : « Wittgenstein nous invite à cesser de faire porter le poids de l'utilisation des mots essentiellement sur la base fragile et problématique du mental pour nous intéresser à tout l'arrière-plan institutionnel dont dépend l'utilisation d'expressions de ce genre et à leurs conditions d'usage réelles. » (VL, p.383). J. Bouveresse s'accorde avec Putnam pour montrer qu'on ne peut donner d'interprétation individualiste de la réponse de Wittgenstein au paradoxe. Il emboîte les pas de Putnam pour conforter l'interprétation réaliste que l'on peut réélaborer à partir des *Remarques* et des *Cours sur les fondements des mathématiques*.

Il est tout à fait frappant que les lignes directrices des deux chapitres peut-être les plus stimulants à la lecture (les chapitres 6 et 7) semblent revenir au premier essai que J. Bouveresse avait consacré à Wittgenstein en 1969 dans le dossier des *Cahiers pour l'analyse*, « Philosophie des mathématiques et thérapeutique d'une maladie philosophique : Wittgenstein et la critique de l'apparence "ontologique" dans les mathématiques ». Le changement de perspective suggéré par Wittgenstein permet de faire redescendre les mathématiques des hauteurs du ciel platonicien dans lequel on pouvait se croire obligé de situer le monde pur, éthéré, transparent et immuable qu'elles décrivent – c'est la position du mathématicien Hardy qu'à notre connaissance J. Bouveresse n'avait pas développée jusqu'à présent pour elle-même comme antipode littéral et exact de la position de Wittgenstein – sur la terre ferme et le sol rugueux de la pratique, de l'action, de la vie humaine. Hardy défend que la réalité mathématique se distingue de la réalité physique : en ce qu'elle « se déploie hors de nous, notre rôle est de la découvrir ou de l'observer, les théorèmes que nous prouvons, ceux que nous qualifions avec une certaine grandiloquence de "créations", sont simplement des notes tirées de ces observations ». L'auteur d'*Une apologie des mathématiques* considère que les mathématiques sont une « science d'observation dans laquelle la démonstration ne joue pas vraiment le rôle essentiel qu'on a tendance à lui attribuer » (VL, p. 446). En s'appuyant sur *Les Remarques sur les fondements des mathématiques*, J. Bouveresse rappelle en suivant les analyses de Mathieu Marion qu'il est difficile d'assigner à Wittgenstein une position finitiste. Le chapitre 6 réévalue le sens de l'esprit réaliste des remarques de l'auteur des *Recherches* en montrant qu'elles s'offrent comme la contrepartie des attaques portées contre le platonisme. Dans ces deux derniers chapitres, l'auteur répond à la fois aux interprétations canoniques des remarques de Wittgenstein, comme par exemple celle d'Hintikka, et adopte des positions proches de celle de Putnam, de Cora Diamond, James Conant et de Juliet Floyd. Le lecteur se demandera sans doute si J. Bouveresse assume de situer son interprétation aux côtés de nouvelles lectures de Wittgenstein. La lecture de ces deux derniers chapitres donne plutôt à penser que J. Bouveresse tient à montrer qu'il est tout à fait possible de puiser *et* dans les interprétations classiques de Baker et Hacker, ainsi que de David Pears *et* dans celle du *New Wittgenstein*. On aurait aimé sur ce point mieux comprendre comment J. Bouveresse peut opérer cette conciliation dans la mesure où le sens que Wittgenstein donne à la grammaire n'est pas le même dans les lectures orthodoxes et dans les nouvelles lectures. Cette clarification aurait également permis de cerner plus nettement l'originalité de la méthode de Wittgenstein à la lumière de ses remarques sur la philosophie des mathématiques. L'ultime chapitre s'emploie plutôt à montrer qu'il n'y a pas à choisir entre la « dignité » que nous devons reconnaître aux

mathématiques et les « services pratiques qu'elles sont capables de rendre à leurs utilisateurs » (VL, p. 529). J. Bouveresse prolonge ici la discussion entreprise dans le chapitre précédent en revenant sur les raisons de l'opposition de Wittgenstein à Hardy, mais également sur les échanges entre Wittgenstein et Kreisel. L'esprit réaliste mis en œuvre par le second Wittgenstein et prolongé par J. Bouveresse envisage la possibilité sous la perspective concrète dans son inscription et de son déploiement singulier dans un réseau de pratiques elles-mêmes singulières. En résulte ce visage soudainement humain que prend la nécessité dans les *Recherches*. Cet esprit réaliste ne réside pas seulement dans l'insistance mise sur la relation interne de la règle à son application, mais gagne sa robustesse et son effectivité de l'angle critique de son inscription dans nos pratiques.

Il nous semble par conséquent – et cette conclusion nous paraît être l'un des fils rouges, et peut-être le fil rouge sans doute le plus solide et transversal de son œuvre dans son ensemble – que les variations fictives pratiquées par l'auteur des *Recherches* et que J. Bouveresse s'est réappropriées ne trouvent leur amplitude et leur espace propre qu'en rencontrant les faits de notre histoire naturelle qu'elles ne peuvent que reconnaître comme leur limite. Cette reconnaissance et ce constant va et vient entre le sens du possible et les faits de notre histoire naturelle définissent le réalisme de J. Bouveresse de ses premiers textes du milieu des années 60 aux *Vagues du langage*. Ces faits de notre histoire naturelle ne sont précisément pas des faits au sens épistémologique le plus traditionnel du terme, mais des pratiques concrètes. Le réalisme en question s'entend donc à la fois par opposition au réalisme métaphysique, au réalisme du sens commun, mais également au réalisme direct, dans la mesure où il se présente comme un réaménagement de ce dernier. C'est la leçon que J. Bouveresse, dès le *Mythe de l'intériorité*, avait retenue du Wittgenstein de *De la certitude* : « le lien de dépendance envers les faits n'est rien moins que simple et direct » (MI, p. 593).

Ce dernier volet de la trilogie que J. Bouveresse a consacré au paradoxe du suivi de la règle consolide ainsi d'une manière à la fois magistrale et scrupuleuse l'interprétation de ce que *La Force de la règle* avait nommé « le point focal » des *Recherches*, dont la fécondité en philosophie, et plus largement pour les sciences sociales, n'est plus à démontrer.